

L'Abelie de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS DEER PUBLICATION INCORPORATED

Office: 222 rue de Chartres, entre Canal et Bienville

Registered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., S'ADRESSER AU BUREAU DE LA L'ABELLE, 222 RUE DE CHARTRES, ENTRE CANAL ET BENVILLE

TEMPERATURE

Du 1er août 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O., Lns.

Fahrenheit Centigrade

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values: 7 h. du matin... 31, Midi... 32, 3 P. M... 33, 6 P. M... 32

AU MAROC.

De nouveaux troubles attirent l'attention sur le Maroc. Ces troubles ne sont peut-être pas aussi graves que semblent l'indiquer des rapports provenant de sources plus ou moins intéressées à les grossir, mais ils n'en existent pas moins, et le seul fait de leur existence est suffisant pour qu'on ne les regarde pas sans une certaine anxiété.

Ces jours derniers, les hommes de trois tribus ont envahi Casa Blanca, en des principaux ports du Maroc, ont tué les soldats de sa garnison et en même temps massacré sept Européens. Les autres Européens et les Juifs de l'endroit se sont réfugiés à bord d'un navire allemand arrivé en temps opportun à cet endroit.

En apprenant l'incident, le gouvernement français, que les délégués des puissances réunies à Alger ont chargé du maintien de l'ordre dans le Maroc, a envoyé immédiatement un grand croiseur, le "Galilée", à Casa Blanca et prend des mesures pour secourir les étrangers qui peuvent encore se trouver dans la ville, et y rétablir l'ordre.

Il est évident que dans son intervention le gouvernement français se conformera à l'acte d'Alger, acte qu'on peut juger d'instinctivement mais qui n'en est pas moins la loi internationale, qui impose à la France, conjointement avec l'Espagne, le devoir d'assister les autorités marocaines partout où du désordre éclate.

Il est dès maintenant certain, d'ailleurs, que le gouvernement français sera obligé d'intervenir fréquemment à l'avenir, à cause de l'impuissance croissante de mahzen. Le fameux bandit Baisouli, qui ne fait, après tout, que renouveler les exploits des hauts barons du Moyen Age qui ne vivaient que de rapines et de rançons, a enlevé récemment le capitaine McCallan, commandant de l'armée marocaine et favori du souverain, et tous les efforts pour le délivrer ont été inutiles. Le prétendant au trône du Maroc est plus actif que jamais et reconstruit chaque jour de nouveaux

partisans, et toutes les expéditions envoyées contre lui par le sultan ont été mises en déroute. L'anarchie règne dans le Maroc, et il est possible que l'incident de Casa Blanca soit le signal d'une intervention énergique qui ramènera la paix dans ce malheureux pays et préviendra le retour de désordres qui empêchent son développement et ne sont pas sans causer des inquiétudes à ceux qui y ont des intérêts.

Le fait qu'un navire allemand a recueilli à son bord les étrangers de Casa Blanca n'a aucune signification en l'occurrence. C'était le seul navire européen dans le port, et son capitaine a fait simplement ce que tout autre eût fait à sa place. D'ailleurs le gouvernement français agit dans les limites précitées, et son action ne s'exposera à aucune complication aventureuse.

Antoine Robert de Séry.

Dans une des salles de l'appartement du Dauphin, à Versailles, une jolie toile montre une "Revue des Mousquetaires noirs." Le commandant à pied, présente sa troupe au commissaire qui, revêtu d'un habit gris brodé d'or, tient des papiers à la main. A l'ombre d'un arbre, trois dames sont assises et prennent des glaces, servies par un nègre. Le tableau, daté de 1729, est signé de Paul-Ponce-Antoine Robert. M. Henri Bourin vient de publier une intéressante monographie de cet artiste peu connu. Il était né en 1686 à Séry-en-Paroisse, dans les Ardennes, avait reçu à Reims les leçons du peintre Tisserand et, après un court passage à Paris, s'était rendu à Rome où il resta dix-huit ans; il y servit de guide à Caylus, à Crozat et au premier des cardinaux de Rohan, qui le ramena en France pour l'attacher à sa personne. Le cardinal le logea à Paris dans l'hôtel occupé depuis par l'Impératrice Nationale et le fit travailler dans son château de Saverne. Un caractère ombrageux qui s'expliquait par la véritable misère dans laquelle il avait longtemps vécu à Rome, les critiques mordantes qu'il ne ménageait pas à ses confrères, empêchèrent Antoine Robert d'entrer à l'Académie. Il eut des difficultés avec tous ses clients, notamment avec l'officier de mousquetaires qui lui avait commandé son tableau de Versailles. A en juger par cette toile agréable, on s'étonne que ses contemporains lui aient reproché "sa froideur et son mauvais coloris". Mais la plupart de ses ouvrages ont disparu; ses peintures de Saverne ont péri dans l'incendie du château; on n'en connaît qu'une au Musée de Lille, deux à Paris dans l'église Saint-Merry, une à Tours, au couvent de la Breïche. M. Bourin reconstitué, d'après des estampes et des pièces d'archives, le catalogue de son œuvre qui comprend, outre de nombreux tableaux, des pastels, des gravures, des terres cuites, des copies et des calques. Robert avait rapporté de Rome une précieuse collection d'études d'après les maîtres italiens et de dessins originaux de ses maîtres. Il attachait un grand prix à des cartons reproduisant les peintures de la coupole de Parme qui, de son temps, étaient déjà en fort mauvais état et difficiles à voir. Ces cartons, qu'il attribua à Corrége lui-même, mais que Mariette déclarait plus récents, sont conservés au Louvre, au département des dessins. Robert mourut à Paris le 29 décembre 1733. Il fut inhu-

mé aux Capucins du Marais, dans l'église Saint-Jean-Saint-François. On y voit encore son épitaphe: "Son pinceau, dit-elle, est regretté de tous les connaisseurs; ses lumières et sa probité ne le sont pas moins de ses amis."

Echos de Partout.

—Le record de la puissance pour une locomotive passera cette année au chemin de fer l'Erie, dit le "Journal des transports", avec trois machines Compound, du type de l'ingénieur français Mallet: 185,730 kilos, 16 roues, pouvant remorquer en palier 175 wagons chargés.

—S'il faut en croire les journaux espagnols, une brigantine italienne dénommée "Fanny" serait arrivée dernièrement à Cadix après avoir fait un voyage de 610 jours (!) par suite de tempêtes et de vents contraires.

—Une souscription nationale a produit, en Russie, 112,000 roubles, qui serviront à élever un monument au romancier Gogol sur une place de Moscou.

—Le nombre total des brevets pris dans le monde entier depuis l'origine des lois sur la matière est de 2,500,000, dont un million aux Etats-Unis.

—A Berlin, le public aura bientôt des appareils téléphoniques à bascule à l'instar des distributeurs automatiques. Cette innovation est connue et appréciée des Suédois depuis longtemps déjà.

Recensement mondial des chevaux: 42,803,000 en Europe, dont 4,200,000 en Allemagne, 3,000,000 en Angleterre... et 22 millions en Russie! Aux Etats-Unis, moins de 20 millions. Sur le globe entier: 90 millions.

AMUSEMENTS.

WEST END.

L'orchestre exécute de charmants morceaux de musique chaque soir à West End, et le programme de vaudeville est aussi varié qu'amusant. Les artistes qui paraissent font preuve de talent et sont fréquemment et bruyamment applaudis.

WHITE CITY.

Le succès de la troupe Olympe dans "The Circus Clown" se renouvelle chaque soir à la White City, et il durera jusqu'à la dernière représentation, samedi soir. A partir de dimanche les artistes triompheront dans "The Chimes of Normandy" (Les Cloches de Cornouille), une des plus jolies opérettes du répertoire.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Nouveaux troubles à Lodz.

Lodz, Pologne russe, 1er août.—La grève générale a de nouveau été déclarée dans cette ville et au-

jourd'hui de nombreuses scènes de désordre et de violence ont éclaté dans les rues.

Pendant une rencontre entre les grévistes et la troupe une trentaine d'hommes ont été tués. Les affaires sont complètement suspendues et l'on redoute de nouveaux désordres pendant la nuit.

La grève est sérieuse et tout fait prévoir qu'une formidable guerre ouvrière ne va pas tarder à s'engager dans tout le district industriel de la Pologne russe. La cause immédiate des troubles est due à la police qui depuis une huitaine de jours a opéré plusieurs centaines d'arrestations parmi l'élément ouvrier dans l'espoir de briser l'œuvre des syndicats.

Les principaux leaders socialistes sont à l'heure présente sous les verroux. Cette activité de la police n'a eu d'autre effet que d'unir plus étroitement que jamais les divers groupes ouvriers, démocrates, socialistes-polonais, nationalistes, etc., et ces groupes ont juré une guerre sans merci aux autorités.

Siôt que la grève générale eut été déclarée par les socialistes-polonais, 32,000 hommes quittèrent le travail.

Le comité de la grève a ordonné à tous les magasins de Lodz de fermer leurs portes; les services du télégraphe, du téléphone, des tramways, de la lumière électrique sont suspendus et la ville présente l'aspect d'un véritable état de siège. Les ouvriers sont armés et tous ceux qui refusent d'obéir aux ordres du comité sont fusillés sur le champ.

Ce matin les tramways ont été mis en marche par des soldats mais les voyageurs qui se risquaient à y monter, étaient immédiatement attaqués par des bandes d'ouvriers. Plusieurs personnes ont été blessées dans ces rencontres.

LE MASSACRE DE CASA BLANCA.

La Guerre Sainte au Maroc.

Paris, 1er août.—Le croiseur "Forbin" qui est en ce moment aux Açores a reçu l'ordre du ministre de la marine de se rendre immédiatement à Casa Blanca, le port marocain dans lequel plusieurs étrangers ont été massacrés hier par des mu'mans fanatiques. Deux croiseurs mouillés à Toulon ont aussi reçu l'ordre de se préparer à partir pour le Maroc.

Tanger, Maroc, 1er août.—M. Merle, directeur des travaux du port de Casa Blanca, qui est arrivé hier soir à Tanger à bord d'un navire allemand, a remis au chargé d'affaires français un rapport complet du massacre de Casa Blanca. Suivant ce rapport le soulèvement des indigènes serait le résultat des prédications fanatiques de quelques chefs musulmans.

Lundi matin un certain nombre de chefs marocains des tribus du voisinage entrèrent à Casa Blanca et demandèrent la cessation immédiate des travaux du port. Le pacha de Casa Blanca leur fit remarquer que les travaux se poursuivaient avec l'assentiment du Sultan, sur quoi les chefs répondirent que le Sultan n'était plus leur souverain puisqu'il obéissait aux Chrétiens. Ils commencèrent alors à inciter les indigènes à la révolte et leur conseillèrent d'exterminer les Juifs et les Européens.

Mardi matin les indigènes commencèrent l'attaque en lapidant un européen; l'individu attaqué ayant cherché à prendre la fuite, fut entouré de toutes parts et tomba bientôt criblé de coups de poignards. Ce premier meurtre fut le signal du massacre. Les résidents français et espagnols en se rendant compte du danger qu'ils couraient cherchèrent à se réfugier dans les consulats.

Dans cette fuite huit Européens furent tués. M. d'Euville, le consul de France, demanda au pacha de lui fournir une escorte pour aller relever les cadavres de victimes, afin d'empêcher leur mutilation par les fanatiques. Lorsque l'escorte arriva sur le lieu des troubles elle fut attaquée par des cavaliers arabes qui la mirent en fuite. Dans l'intervalle les Israélites et les Européens s'étaient réfugiés à bord d'un vapeur de commerce allemand mouillé dans le port. Les musulmans voyant que leurs premières victimes s'étaient réfugiées en lieu sûr commencèrent alors à attaquer les ouvriers employés aux travaux du port. Ils ouvrirent une vive fusillade sur les embarcations dans lesquelles les ouvriers s'étaient réfugiés, tuant plusieurs hommes dont les cadavres furent plus tard brûlés sur la plage. Un ouvrier qui cherchait à gagner le navire allemand à la nage fut tué d'une balle dans la tête. Au moment où le vapeur allemand, qui a apporté la nouvelle du massacre à Tanger, quittait le port de Casa Blanca, deux autres navires, un Français et un Allemand, se trouvaient aussi mouillés dans ce port. On attend à ce que la ville de Casa Blanca soit envahie aujourd'hui par 20,000 fanatiques. Le croiseur français "Galilée", qui est parti hier soir de Tanger pour Casa Blanca, doit arriver dans ce port dans le courant de la journée. Ce premier meurtre fut le si-

RESSOURCES 2 MILLIONS ET 1-2. 4% INTERET COMPOSE 4% Du 1er Août sur tous les Dépôts faits avant le 6 Août. BANQUE DU PEUPLE Près de la Poste. Etablie en 1869. BRANCHE DE DEPOTS D'EPARGNES, Rue du Canal, coin de la rue Bourbon.

Whitney Central National Bank U. S. DEPOSITORY. CAPITAL ET SURPLUS, \$2,475,000. CHARLES GODCHAUX, Président. Pearl Wight, Vice-Président. J. E. Ferguson, Cashier. Chas. M. Whitney, Vice-Président. E. H. Keop, Assistant Cashier. Sol W. Kelly, Vice-Président. M. F. Kelly, Assistant Cashier. John E. Gordon, Jr., Vice-Président. Chas. F. Bailey, Cashier. Frank E. Williams, Vice-Président. Gérant du Département de Change. Attention Courtoise et Prompte Libération Accordée. Une Spécialité d'Affaires pour les Dames et Petits Dépositaires. VOUTES DE SURETE DE DEPOTS A LOUER. Change Etranger Acheté et Vendu. Lettres de Crédit pour les Voyageurs Issues pour Toutes les Parties du Monde.

L'agitation anti-cléricale dans le nord de l'Italie. Turin, Italie, 1er août.—Les troubles anti-cléricaux qui ont éclaté ces jours derniers dans diverses villes du nord de l'Italie sont dus à l'excitation populaire causée par la révocation de certains actes révoltants et de pratiques immorales des Frères Salésiens de Varèse. Ces faits ont été révélés par le journal "L'Avoro", qui a publié aussi les récits faits par quelques élèves de l'école des Frères. Suivant ce journal les élèves auraient été forcés d'assister en présence des Frères et des Sœurs à de soi-disant "Messes Noires". L'école a été fermée par les autorités et les élèves renvoyés dans leurs foyers. Le procureur royal est arrivé à Varèse et a ouvert immédiatement une enquête. Hier soir la populace a pillé l'école des Frères et a lancé des pierres contre le couvent. Fortune d'un intendant. Poughkeepsie, N. Y., 1er août.—Robert Stubbs, qui remplit pendant des années les fonctions d'intendant à la résidence de Levi P. Morton, a pris sa retraite avec une fortune de \$100,000 et est allé vivre en Angleterre, son pays natal. Stubbs entra au service de M.

Feuilleton DE Abeille de la N. O. No. 46 Commencé le 8 Juin 1907 LES CRIMES D'UN HEROS PAR THEODORE CABU DEUXIEME PARTIE (Suite.) XV LE CHAMP DE LA MORT. Kergor avait profité des loisirs de sa convalescence pour mettre à jour son itinéraire, relever la topographie de l'oasis et compléter par renseignements la

reconnaissance des pays parcourus. Comme l'avaient fait pressentir les nouvelles propagées par les caravanes et reproduites par la presse, il quitta ensuite Tintarold et se mit en route dans la direction du Djebel-Hoggar. Il partait, monté sur le magnifique méhari pris par le Yédina aux marabouts en sauvant son maître. Quatre Sénégalais, son dévoué serviteur noir et une escorte de Touareg l'accompagnaient. Un petit convoi de chameaux portait ses bagages, ses vivres et sa caisse de documents. La durée de ce voyage devait être environ d'un mois, si rien n'entravait la marche. Pendant trois semaines, sous l'ardent soleil, Kergor parcourut une plaine sablonneuse d'une monotonie fatigante. Il vit le désert tel qu'on se le figure communément, mais non, tel qu'il l'avait connu jusque-là, entrecoupé de collines rocheuses de ravins profonds et de monticules de sable. Il marcha des journées entières sans rencontrer un homme, un quadrupède, un oiseau, un insecte, encore moins un arbre, une fleur, un brin d'herbe. C'était le désert dans toute sa désolante aridité. Dans ces espaces sans limites, la nature paraît endormie, frappée de mort. Aucun son n'ébranle l'air, aucun souffle ne l'agit,

la terre déroute au loin ses tristes solitudes, le ciel ne voit s'accomplir que la succession des jours et des nuits et la marche silencieuse du soleil et des étoiles. Ce matéisme universel semblait à Kergor la négation même de la vie. Il pesait comme le cauchemar du néant sur l'âme de l'exilé et un profond découragement commençait à s'emparer de lui. Et surtout vers le soir, lorsqu'il l'orient se voilait de brume, quand le chef des Touareg de son escorte prononçait la phrase sacramentelle: —Allah! Allah! Mohammed Rassoou Allah! son impression devenait plus vive encore et plus poignante. En voyant la fervente qui courait des noirs sur le sable chauffé par toute une longue journée de soleil, le désert, mieux que toutes les autres choses créées, le désert lui représentait l'Infini. Oui, l'Infini, car ceux qui comparent l'immensité du désert aux horizons sans limite des océans et l'ont appelé la "mer de sable", n'en ont pas dépassé la fatale immobilité. La mer si profonde, si imposante, a pour elle son mouvement éternel. Même lorsqu'elle est calme et que le soleil se mire dans l'émeraude ou le saphir de ses eaux, elle vit, elle se meut, elle murmure, elle gonde, elle sanglot. Ici, c'est une vague fixe, dentelée, qui s'avance avec sa fran-

ge d'écumaine, si délicate qu'on dirait une dentelle semée de pierrieres. Là c'est une mouette blanche qui, rasant le flot en fait jaillir du bout de l'aile une poussière d'argent. Au fond, c'est un large panache de fumée qui se perd en gris dans les nuages pommelés; c'est un navire qui passe coupant dans son large sillon la vague dolente. Puis le ciel s'ardoise; la grande voix du tonnerre résonne dans l'atmosphère alourdie et semble faire vibrer aussi les flots, qui moutonnent, se valloignent, se heurtent, se croisent et, dans une ronde farieuse et tourmentée, se brisent les uns sur les autres, donnant à la lumineuse surface l'expression de la colère, et par conséquent de la vie. Tout s'apaise, la mer est calme. Quelques rides subsistent seules jusqu'à un prochain coup de vent. C'est toujours l'immensité, mais dans ces phases diverses la mer a vécu. Au désert il n'y a pas cela. La plaine, encore la plaine, toujours la plaine, à peine mame-lonnée de dunes, et mouchetée comme un peau de tigre, dans sa surface jaune roux, de quelques maigres touffes d'alfa, toujours les mêmes. Et cela toujours, toujours!... Jusqu'à l'horizon invisible qui se perd dans l'azur, à ce point que le

ciel implacable semble ne faire qu'un avec le sable. L'un et l'autre, immuables comme la destinée, semblent immobiles et ils le sont. La vie n'existe pas. La vie?... Ce qui la personnifie dans l'Infini des sables, ce sont semés au hasard des parcs de caravanes, des carcasses d'hommes, séchés, blanchis, brûlés par le soleil. Les ventoures seules traversent ces étendues désertes. La vie est représentée au désert par la mort. Cette lugubre immobilité de la nature causait à Kergor une sorte d'effroi. Il souhaitait mourir. Il ne songeait pas à l'avenir et toujours revoyait le passé: son père étendu, mort, tué par lui, Claudia, à genoux, effondrée sous ses imprécations quand il lui faisait un mépris à la face au milieu du salon de la rue de Monceau... Et Fernande, douce, chaste, délicieusement jolie, Fernande qu'il avait grossièrement, méprisamment insultée, calomniée et qui lui avait pardonné... Les provisions s'épuisaient. Souvent à l'étape, l'eau manquait. Le puits était mort comme disent les Arabes. Les souffrances devenaient intolérables pour tous. On devait par conséquent se rationner... Juste pour ne pas mourir de faim!

Enfin, après vingt-deux jours de cette marche démolissante, le spectacle se modifia. On aperçut les premiers gradins des hautes plateaux et Kergor put constater que le centre du Sahara diffère totalement du Sahara de la légende. L'entré dans une région alpestre d'origine volcanique qui s'élevait en groupes montagneux successifs jusqu'à l'Ahaggar, le plus élevé de tous, couronné de deux pics de près de deux mille mètres d'altitude, couverts de neige. Il reçut l'hospitalité des nombreuses tribus touareg qui habitent les vallées verdoyantes de cette région superbe, encore inconnue aux Européens, et sa surprise fut grande d'être partout bien accueilli. Il était attendu. Son nom était devenu populaire chez les Touareg qui parlaient tous du Grand Ronmi blessés en combattant avec leurs frères contre les marabouts. Une sorte de légende s'était propagée d'oasis en oasis. Une protection invisible entourait l'explorateur qui depuis son départ de Tintarold voyageait sans le savoir en toute sécurité. Enfin il descendit le revers opposé des hautes plateaux et arriva à l'oasis d'Idhar, près des sources de l'Igarghar, le plus important de cours d'eau temporaires qui descendent du massif

central. Ravitaillé en vivres pourvu d'un bon guide, Kergor s'enfonça dans la vallée de l'Igarghar qu'il voulait suivre jusqu'à son confluent avec le Chott Melghigh, près de Touggourt. C'était une dernière étape de trois cents lieues à parcourir, et viron quarante-cinq jours de marche, dans un pays extrême-difficile. Les mauvaises rencontres étaient à craindre. Jusque-là, Kergor avait été particulièrement favorisé. Il avait bien rencontré en chemin quelques bandes de Touareg pillards, mais lorsqu'il se nommait et qu'on reconnaissait à côté de lui le gigantesque Yédina, on laissait passer. Maintenant tout changeait, les hommes et la nature. Dans la plaine immense qui allait parcourir, les vents se donnaient constamment libre carrière. Ils acquiesçaient une telle violence qu'ils déplaçaient d'énormes amas de sable et les transportaient à des distances considérables. Ces sables formaient un réseau extricable de sillons sablonneux et de dunes mobiles qui, l'état de repos ressemblait à de hautes figures d'une mer pétrifiée. D'une éblouissante blancheur pendant le jour, ces monticules à la clarté de la lune, brillent de leurs phosphorescentes d'éclat étrange.